

ENTRETIEN À SAFAA FATHY

Maribel Peñalver Vicea

MPV¹ : 1. Lise Gauvin (2004) a affirmé que l'écrivain est « condamné à penser la langue ». Quand on est plurilingue, des questions telles que : « Dans quelle langue parlez-vous ? Ecrivez-vous dans cette même langue ? » ne sont pas si simples. Selon votre expérience, l'écriture plurilingue est-elle pour vous un acte contraignant qui implique une condamnation, ou, au contraire, c'est plutôt une libération ? Pensez-vous que parler de la langue, en tant que pratique métalinguistique, c'est parler de soi et inversement ?

Safaa Fathy : En effet il faut distinguer nettement la langue écrite de la langue parlée. Pour moi cette expérience est fondamentale dans mon existence, ainsi que dans mon écriture. On n'écrit pas la même langue que la langue parlée. Le sujet parlant peut produire une langue écrite qui diffère largement de la langue orale. De surcroît, le partage des langues n'est pas si simple. Je viens de terminer un recueil de poésie en arabe et, en l'écrivant, je me suis rendu compte que je suis restée avec une langue très archaïque, avec l'arabe. Cette langue archaïque, elle m'encercle et m'isole d'une certaine façon. Cette langue, qui est la mienne, exige un examen extrêmement fouillé pour essayer de me l'approprier à nouveau dans mon expérience de temps. Comme vous le savez, j'ai grandi dans une langue orale, qui ne s'écrit pas du tout, qui n'est même pas l'arabe appartenant à la langue courante, c'est la langue du patois de ma région en Égypte, une langue très archaïque et rude. J'ai vécu dans des villes qui n'étaient même pas ma ville natale, où on ne parlait pas cette langue. Par conséquent j'étais obligée de parler cette langue à la maison, ainsi que de parler la langue de la ville dans laquelle nous étions à l'école. Suivant mes études dans des écoles quelquefois étrangères, c'est-à-dire là où il y avait le français, qui était enseigné par des bonnes sœurs françaises, j'ai donc jonglé, dès ma plus tendre enfance, avec plusieurs registres de langue.

Quelques années plus tard, j'ai commencé à écrire. Je tiens à rappeler ici que, dans le cadre de mon contexte, on n'écrit pas dans la langue parlée, mais dans l'arabe littéraire. L'arabe littéraire, n'étant pas une langue parlée, personne ne parlait cette langue ; on parlait en patois, en des langues locales, l'arabe littéraire restant comme le latin, donc une langue complètement à part. Toute cela pour vous dire que, lorsque j'ai vécu en France, à un moment donné cette question est devenue pour moi un peu dérisoire. Je n'ai vraiment pas eu

1 Maribel Peñalver Vicea.

une problématique d'exil, de s'attacher à une langue qui est en train de trop vieillir pour moi. En même temps, je ne l'aurais pas laissée tomber. J'ai donc repris les liens avec cette langue en la pensant, donc j'ai dû ainsi penser mon rapport à elle, pour pouvoir reprendre l'écriture. En effet, ma conscience métalinguistique m'a travaillée pour me mettre à l'écriture.

Sans avoir donc éprouvé une problématique d'exil, j'ai remarqué que ma langue arabe est une « langue d'exilée », c'est une langue fermée qui ne respire pas ; je cherche à lui donner un nouveau souffle. La non-appartenance, les non-identifications, l'incertitude, la non-habitation des lieux, l'inquiétude fondamentale, l'intranquillité, nous conditionne dans notre vie.

Dans le vrai le premier texte que j'ai écrit, intitulé *Terreur*, qui porte sur la révolution française il n'y même pas le mot « je ». Pourtant en ce moment je suis en train d'écrire un roman en anglais qui s'inspire de mes vécus et de mes expériences personnelles. En tout cas, il n'y a pas une loi dans le processus d'écriture. À partir du moment où on arrive à se formuler en tant que « je », écrivain, qui écrit, c'est un autre monde qui est le monde de l'écriture. C'est en relisant *Le monolinguisme de l'autre* que j'ai trouvé la différence, c'est une différence entre deux mondes, deux univers : l'univers écrit et l'univers parlé. Ce n'est pas parce qu'on parle une langue qu'on peut l'écrire, et ce n'est pas parce qu'on écrit une langue qu'on peut la parler. C'est à partir du moment où il y a une inscription qu'il y a une création.

MPV : 2. L'écriture plurilingue est-elle, selon votre propre expérience, un acte contraignant qui implique une condamnation, ou c'est plutôt, pour vous, une libération ?

SF : Pour moi, en ce qui concerne l'expérience du plurilinguisme, en tant qu'acte de création, je peux dire que l'écriture dans une autre langue m'a sauvée. Lorsque je suis arrivée en France, sans bourse, j'ai dû me débrouiller toute seule.

MVP : 3. Benveniste, dans "L'appareil forme de l'énonciation" a parlé de cette habitude qui existe chez l'être humain, quand il est tout seul, à se parler à soi-même à voix basse ou à voix haute, à faire son propre monologue, qui est nécessaire pour son existence et sa conscience. C'est parler "à son autre" en réalité. Dans quelle langue parlez-vous, lorsque vous êtes toute seule, disons entourée d'une solitude volontaire, ou dans l'intimité ?

SF : Quand je suis toute seule, et que je me parle à moi-même pour des différentes raisons, je parle l'arabe, je parle dans ma langue maternelle, c'est-à-dire le patois local, mais ce n'est pas tout à fait le patois local, car j'ai opéré une rupture à l'intérieur de ma langue maternelle à la mort de mon frère, mort à l'âge de 41 ans. Il vivait dans notre ville natale à Minieh. Donc une fois disparu, j'ai pris la décision de couper mon lien avec cette langue ; cette langue avait pris, outre mon frère, ma sœur (décédée aussi). J'ai donc décidé de ne plus la parler. Disons que la langue de ma ville natale est associée aux traumatismes de la perte de mes frères et sœurs. Il y a eu quelque chose qui arrive de ces traumatismes à l'arabe littéraire lui-même. Pourtant plus tard un événement m'a reconciliée avec cette dernière langue, l'arabe littéraire : c'est lorsqu'il y a eu la révolution en Égypte en 2011, où j'ai écrit,

en arabe classique, un recueil intitulé *Révolution traverse des murs*, dédié à mon frère. Cet événement historique m'a permis de me réapproprier cette langue.

MPV : 4. Je vous propose de (re)lire l'énoncé, si connu, de Derrida qui a déconstruit la notion d'appartenance: "je n'ai qu'une langue et ce n'est pas la mienne". Comment cet énoncé, si connu de vous, atteint-il votre écriture plurilingue ? Il a aussi écrit que la langue dite maternelle "n'est jamais purement naturelle, ni propre ni habitable".

SF : Je suis rebelle au fait qu'une langue soit appropriable. Donc une langue n'appartient jamais à personne. Le fait qu'une langue puisse appartenir à une nation, je résiste à cette situation. Derrida écrit cette affirmation en expliquant qu'il n'a pas de modèle d'identification, ce modèle lui permettant d'avoir une langue qui soit la sienne. L'écriture a pu ainsi arriver dans un hiatus, comme les langues sont arrivées aussi dans un espacement dans le fameux Babel : et il y la langue.

MPV : 5. Le choix de votre langue d'expression se doit-il au lien que vous avez entretenu à un de vos parents, mère ou père, ou plutôt aux liens de votre parcours professionnel et intellectuel ?

Ce lien prend son origine d'un lien à la mère, dans un moment très particulier et compliqué. Lorsque j'ai été petite j'ai écrit un recueil que j'ai par la suite abandonné. Plus tard, en 1986, j'étais en voyage à l'étranger, isolée du monde, et j'apprends que mon père vient de mourir. C'est donc dans le deuil de mon père que j'ai commencé à écrire. C'est un lien associé à la mère, disons associé à quelque chose qui mourait, qui soufflait sans le dire, comme quelque chose de l'ordre de l'existence dans un ailleurs.

MPV : 6. Pourriez-vous penser, de manière pulsionnelle, à trois mots, venant de votre langue maternelle, qui demeurent dans votre souvenir, relevant de l'amour/de la haine, de votre passé : enfance, adolescence, racines, identités, école, famille, guerre, terre natale, amitié ?

Sans hésitations, elle prononce trois mots en arabe. Je lui demande de les traduire en français :

Soleil
Jasmin
Abricot

Entretien réalisé par Maribel Peñalver Vicea, le 20 novembre 2022